

Le roman de B.-H. L.

A 36 ans, Bernard-Henri Lévy, chef de file des « nouveaux philosophes », publie son premier roman. Jacques Chessex a lu « Le diable en tête » comme on regarde le film de notre époque.

acérées sur la France, un admirable recueil de ses articles du *Matin*. Il dirige, chez Grasset, les collections où s'est exprimée la nouvelle génération des philosophes jaillis de mai 68 : Michel Serre, André Glucksmann, Bernard Sichère, Laurent Dispot, Michel Le Bris, Jean-Paul Dollé, Michel Guérin, Jean-Marie Benoist, Christian Jambet, Guy Lardreau et tant d'autres. Je cite ces noms pour montrer le don d'animateur, de rassembleur qu'est Bernard-Henri Lévy. Il a été, il est le chef de file des nouveaux philosophes, un bretteur, un pourfendeur, un visionnaire honni et célébré, un héros de notre temps aussi souvent injurié que choyé. Il y a du libertin baroque et du révolté romantique chez Bernard-Henri Lévy. Quelque chose comme une rencontre de Cyrano de Bergerac et de Lorenzaccio sous le regard de l'Histoire. L'homme est généreux, secret, souple et tendu. Le charme, l'intensité de parole et de présence de Malraux jeune. Un charisme dont il se sert à juste escient. La démarche rapide de qui n'a pas de temps à jeter en l'air. La main toujours nettement amicale. L'œil aigüin — on voit que cet œil va naturellement aux causes les plus profondes et les plus hautes. Oui, qu'est-ce qui fait que ce critique de notre pensée et de notre héritage, qu'est-ce qui veut que ce philoso-



... que chez lui, entre deux portes.

phie se mue aujourd'hui en romancier l'âge de 36 ans, pour nous donner son premier livre de fiction, ce très étonnant « Le diable en tête » (1) qui n'a pas fini de faire remous autour de sa parole de feu sous de soufre ?

Je crois que la réponse est simple : il n'y a aucune antinomie entre l'intuition du philosophe et le chantier du romancier. Comme chez Lawrence d'Arabie, chez Henry Miller, ou chez Malraux, le récit de l'action, la réflexion philosophique et la voix romanesque sont fertilement fondus, alternés et réciproques.

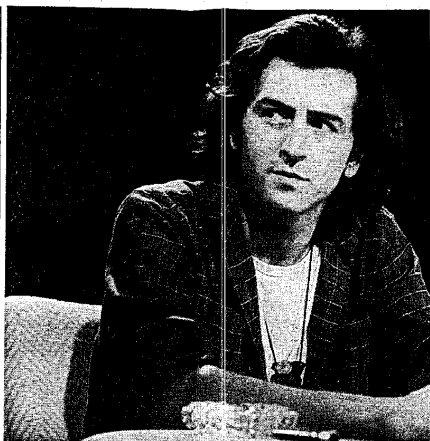
JE DÉTESTE résumer l'intrigue d'un roman (la thèse proposée par l'auteur est autrement plus forte que ma phrase), mais je dirai deux aspects essentiels du « Diable en tête ». V. d'abord, une vaste rhapsodie en cinq volumes dont les échos s'appellent, se pondent, se commentent, de sorte que chacune des parties du roman doit être comme le matériau et comme le matériau des quatre autres sections. Cohérence du récit et complexité subtile, dans une rhétorique toujours juste à l'œil et à l'oreille, de ces cinq propos extrêmement efficaces : « Journal de Mathilde », « In rogatoire d'oncle Jean », « Lettres Marie », « Témoignage d'Alain Parad », « Confession de Benjamin ». Autant de moments polyphoniques où surgissent, tement imagés, figurés, incarnés, colorés tous les thèmes des précédents ouvrages de Bernard-Henri Lévy. Mais dans l'impression exact d'un roman, cette fois, dans un « mentir-vrai » romanesque défini par l'ironie, et qui trouve ici, avec une efficacité rarement atteinte depuis de nombreuses années, un pouvoir de choc exemplairement durable. L'œuvre s'inscrit délibérément dans l'histoire contemporaine, en même temps qu'elle évoque des destins d'hommes.

« **J** E SUIS l'enfant naturel d'un couple diabolique, écrit Bernard-Henri Lévy en tête de « La barbarie à visage humain », le fascisme et le stalinisme. Je suis le contemporain d'un étrange crépuscule où seuls croulent les nuages, dans le fracas des armes et la plainte des suppliciés. Je ne sais d'autre révolution, dont le siècle puisse s'illustrer, que celle de la peste brune et du fascisme rouge. » Et dans son avant-propos au « Testament de Dieu » : « Sans doute faut-il quelques insolences — Bernard-Henri Lévy n'en manque pas — pour parler encore d'espoir au siècle des chambres à gaz et des camps de concentration. Comme tout homme de mon Age, je sais dans quelle emphase, quelle débauche de gais savoirs, les bourgeois de tous pays taillent les pavillons qui flottent aux mâts de leurs assurances. L'époque entière témoigne contre un optimisme qui, toujours, du haut des plus hautes tours, scande la peine des galériens qui souquent au fond des cales, des geôles et des taudis du monde. »

En fait, c'est justement le roman d'un de ces galériens modernes que Bernard-Henri Lévy vient de publier, un gros livre de cinq cents pages dont la lecture nous laisse haletants, fascinés, frappés par un récit toujours prodigieusement maître de ses moyens et de ses effets.

Qu'est-ce qui explique qu'un essayiste, qu'un homme de pensée, qu'un pamphlétaire, se métamorphose un beau matin en romancier ? Comme si l'essai, la chronique de notre monde ou la ruminatio philosophique ne lui suffisaient plus ?

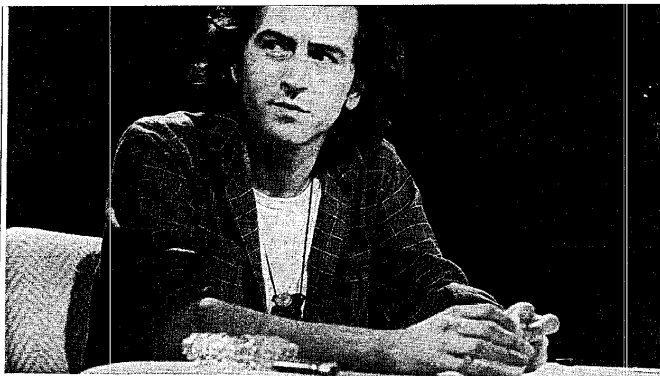
BERNARD-HENRI LÉVY, depuis 1973, a publié plusieurs volumes de méditation intense et grave, un reportage foudroyant et furieux sur le Bangladesh, des traités métaphysiques et prophétiques, des réflexions acérées sur la France, un admirable recueil de ses articles du *Matin*. Il dirige, chez Grasset, les collections où s'est exprimée la nouvelle génération des philosophes jallils de mai 68 : Michel Serre, André Glucksmann, Bernard Sichère, Laurent Diepôt, Michel Le Bris, Jean-Paul Dollé, Michel Guérin, Jean-Marie Benoist, Christian Jambet, Guy Lardreau et tant d'autres. Je cite ces noms pour montrer le don d'animateur, de rassembleur qu'est Bernard-Henri Lévy. Il a été, il est le chef de file des nouveaux philosophes, un breuteur, un pourfendeur, un visionnaire honni et célébré, un héros de notre temps aussi souvent injurié que choyé. Il y a du libertin baroque et du révolté romantique chez Bernard-Henri Lévy. Quelque chose comme une rencontre de Cyrano de Bergerac et de Lorenzaccio sous le regard de l'Histoire. L'homme est généreux, secret, souple et tendu. Le charme, l'intensité de parole et de présence de Malraux jeune. Un charisme dont il se sert à juste escient. La démarche rapide de qui n'a pas de temps à jeter en l'air. La main toujours nettement amicale. L'œil aguillon — on voit que cet œil va naturellement aux causes les plus profondes et les plus hautes. Oui, qu'est-ce qui fait



Bernard-Henri Lévy aussi décontracté à la télévision...

Le roman de B.-H. L.

A 36 ans, Bernard-Henri Lévy, chef de file des « nouveaux philosophes », publie son premier roman. Jacques Chessex a lu « Le diable en tête » comme on regarde le film de notre époque



Bernard-Henri Lévy aussi décontracté à la télévision...

Le roman de B.-H. L.

A 36 ans, Bernard-Henri Lévy, chef de file des « nouveaux philosophes », publie son premier roman. Jacques Chessex a lu « Le diable en tête » comme on regarde le film de notre époque

et de femmes dont les visages ne cessent plus de nous hanter. Ames et chairs exhaussées et meurtries, litex du cœur et du corps, audaces de l'initiation amoureuse et de la passion (Marie), héroïsme et désespoir dans le quotidien (Benjamin), sentiment angoissant de l'action à accomplir et du temps implacable qui ruine l'étre, méditation fugeuse et claire du terrorisme, rencontre des pouvoirs intellectuels sclérosés par le mondialisme, gentillesse, solitude, pour — tout cela, Bernard-Henri Lévy le montre dans une sorte de nouvelle « Education sentimentale » qui pourrait bien devenir l'une des fresques, l'un des films les plus fidèles et les plus poétiques de notre époque.

Un second aspect très intéressant de ce livre, c'est qu'il est placé tout entier sous le signe de Benjamin Constant, dont la mémoire, la présence, le regard sont finement et très souvent manifestés dans le cours du texte : la référence à Adolphe et à l'auteur des « Mémoires sur les Cent-Jours » jette une lumière déterminante sur l'entreprise de ce roman, sur la personne de Bernard-Henri Lévy lui-même et sur son œuvre d'homme d'action et de témoin de nos désastres.

Alerte 1984
le Jack près de l'acteur

BERNARD.HENRI LEVY

Après avoir obtenu le Prix Médicis pour son livre « Le Diable en tête », Bernard-Henri Lévy a reçu notre collaboratrice Kelly Kupfer pour l'interview ci-dessous rapporté.

Q. : Après avoir été précurseur de ce que l'on a appelé la nouvelle philosophie et publié des essais peu abordables du grand public, vous écrivez un premier roman qui frise le prix Goncourt, obtient le prix Médicis, un livre à suspense qui s'essaye à des déplacements romanesques, peu conformes dans l'écriture aux romans traditionnels. Un roman où l'auteur n'intervient pas à travers ses personnages mais recueille leurs témoignages et qui devient un livre populaire. Ecrivez un roman a-t-il été pour vous un moyen de faire transmettre plus aisément votre message, d'animer un quelconque de vos ouvrages philosophiques. Est-ce une façon de mettre en évidence des pensées, des idées qui vous sont chères en racontant « un fait divers » perçu à travers différents monodrames ?

B.H.L. : En effet, il y a un peu de tout cela surtout le désir tout simple d'écrire un roman, c'est-à-dire de raconter une histoire, de conter la chronique de mon siècle, de m'incarmer dans des personnages différents de moi, c'est-à-dire de faire œuvre d'art. Alors il y avait certes ce que vous dites, c'est-à-dire la volonté de mettre des idées en images et en ce sens « le diable en tête » est la continuation de mes autres livres par d'autres moyens. C'est une mise à l'épreuve de mes thèses américaines par un nouveau relais mais c'est également un pur roman et un vrai roman. Je veux dire par là non pas un roman philosophique, ni un livre à thèse, ce n'est pas un nouvel essai mis en images c'est beaucoup plus romanesque que cela.

Q. : Votre roman est dominé par trois femmes : Mathilde, Marie et Malika. Les deux premières ont un rapport fusionnel avec Benjamin, l'aiment avec ses défauts, cherchent à le protéger et comprennent avec les autres quand il ne est en danger. Toutes deux sont domi-

de toho bohu discret ou parfois fracassant entre lesquels il faut bien que nous nous retrouvions.

Mous en avons tous l'expérience même si nous éprouvons parfois pour vivre le besoin de nousurrer : je crois que le fond de l'affaire c'est le toho bohu. Benjamin a compris ce que les penseurs qu'il admire comme Jacques Lacan ont dit, expliquant dans une formule fameuse « qu'il n'y a pas de rapports sexuels », voulant dire par là qu'il n'y avait pas de conjonction absolue des désirs, que l'idée d'une rencontre totale fusionnelle harmonique des désirs était une idée absurde et fautive.

Les personnages féminins sont à la fois les plus sympathiques, les plus positives et les plus lucides ; cela dit ce n'est pas un hymne à la mère mais la démonstration de ce qu'il advient quand, pour parler encore comme les lacaniens, se trouve forclos le nom du père. Ce qu'il advient c'est alors la catastrophe. Je crois que le nom du père est biffé et que toute la place est remplie par l'image maternelle et cela la Bible nous l'a appris avant les freudiens. Plus exactement Freud et Lacan nous ont appris à le bon ser dans le voisinage secret de la Bible « le diable en tête » on ne le croit. Je crois que lorsque le nom de la mère devient envahissant et que le nom du père se trouve forclos, lorsque l'on baigne dans ce que j'appelle le matérialisme comme la mère au mépris de ce que j'appellerai le patérnalisme comme le père, c'est la racine de nombreux égarements contemporains.

Q. : Giraudoux à propos des personnages de Racine et notamment de Phèdre disait que « dès qu'ils entrent en scène les parents étaient coupés, ils étaient perdus », de même que Benjamin entre en scène il est perdu. Pensez-vous qu'il ne peut être absout car son père a été colla-

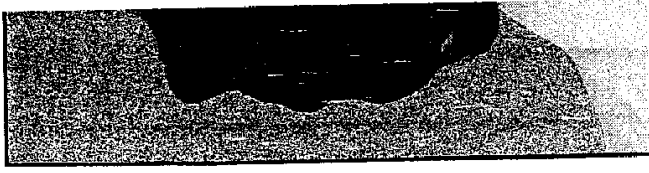
nence de la mémoire, un retour du refoulé qui fait que l'on n'est pas impunément le fils d'un nazi ou d'un collaborateur, le fils d'un siècle qui a été le siècle des nazis et des collabos.

Aujourd'hui à mon avis tous les Français de 1984 portent un cadavre de collaborateur dans le placard, un cadavre de pétriniste dans la mémoire, ils sont tous peu ou prou fils de cette mémoire là. Cela ne veut pas dire qu'ils sont coupables singulièrement, ou individuellement. Mais ils sont hantés par ces fantômes même s'ils n'en sont pas juridiquement ni moralement coupables. La seule manière de chasser les fantômes c'est d'en faire le deuil au sens du travail du deuil des psychanalistes et le lieu de ce deuil est emblématiquement Jérusalem.

Q. : Pensez-vous que le Juif ne peut se concevoir en dehors de ce concept de Juif avec ce que tout cela implique, qu'on ne peut être Juif que par le regard des autres comme l'est Marie qui vit son judaïsme non pas comme un choix mais une fatalité et qui se voit reprocher par Benjamin « le gentu » de ne pas aller à la synagogue, de ne pas lire le Talmud et de ne pas parler l'hébreu ?

B.H.L. : Je crois que Marie est une juive inauthentique. Moi je vis mon judaïsme différemment. Les Juifs de mon âge ont réappris la positivité du judaïsme, ont réappris à affirmer leur judaïsme dans la gloire et la fierté, ils ont appris que le judaïsme n'était pas seulement l'ombre portée du regard d'autrui, qu'on n'était pas seulement juif à cause de l'image de nous-mêmes que nous renvoie l'antisémitisme, il y a une positivité du judaïsme à laquelle j'ai consacré un livre, plus exactement un chant qui s'appelle le « testament de D. » et dont la dernière partie est consacrée à Jérusalem.

Q. : On parle de l'adaptation du « diable



désir. Si cela se fait pas le centre de n souci.

Q. : Vous avez déjà émission de TV le presse parlée, d'un cité le journal Libérence à propos d'ieux pendant la Pouvez-vous donne ce sujet ? « Les car tilla qui ont fait ou journalistes sont roman comme d réseaux terroristes couvert de camps fortuit ou avez-vous moyen de rétablir le B.H.L. : Absolument effet et c'est à ce roman, à rendre se réellement les camy.

